

Celia del MORAL (Ed.)

En el epílogo del islam andalusí La Granada del siglo XV
Granada, Universidad, 2002, 554 p.

La parution et l'édition ces dernières années de quelques sources historiques et littéraires arabes sur le dernier siècle nasride de Grenade, ont rendu possible ce recueil d'une quinzaine de travaux sur des sujets peu abordés, ou déjà abordés, parfois même par des auteurs arabes, surtout à travers l'étude des chroniques chrétiennes de l'époque. «Panorama del florecimiento cultural en la Granada nazi del siglo XV», de Rachel Arié, du Centre National de la Recherche Scientifique de Paris, sert d'introduction à l'ensemble (p. 23-45). Suit une première section historique avec trois études : Milouda Charouiti Hasnaoui, de l'université de Tétouan, traite «El siglo XV en la Yanna de Ibn Asim» (p. 49-73) ; Francisco Vidal Castro, de l'université de Jaén, analyse les années les plus conflictuelles du dernier siècle grenadin dans «Una década turbulenta de la dinastía nazarí de Granada en el siglo XV : 1445-1455» (p. 75-116) ; et M^{re} Jesús Viguera Molins, de l'université Complutense de Madrid, nous offre une révision de documents importants de cette période, «Sobre documentos árabes granadinos» (p. 117-138).

Une deuxième partie de l'ouvrage étudie le *fiqh* tel qu'il est pratiqué à l'époque. María Arcas Campoy, de l'université de La Laguna traite «El cadí y su entorno : noticias sobre algunas de sus atribuciones en la frontera oriental nazarí» (p. 141-156), et M^{re} Isabel Calero Secall, de l'université de Málaga, présente un travail sur «Afectación de las rentas de los habices de las mezquitas en fetuas nazaries del siglo XV. El caso del poeta-alfaquí al-Basti» (p. 157-183).

Celia del Moral, qui a soigneusement édité le volume, donne à l'ensemble suivant le titre suggestif «La Literatura. Simbología de los textos». Elle y présente sa propre contribution, «La última misiva diplomática de al-Andalus : la Risala de al-Uqayli, enviada por Boabdil al sultán de Fez en demanda de asilo» (p. 201-259), une traduction et une étude nécessaires pour une meilleure intelligence de Abu Abd Allah Muhammad (Boabdil), *el rey chico* pour les Castillans, *al-Zughuibi*, «le petit malheureux», pour ses propres sujets, Muhammad XII, dernier sultan de Grenade. Cette étude est précédée par celle de Concepción Castillo Castillo, de l'université de Grenade, «Un poeta granadino poco conocido : Muhammad al-Sarran (s. XV)» (p. 187-200). La section conclue avec «La Poesía andalusí en el siglo XV : Aspectos temáticos y simbólicos» (p. 261-280), de Fatma Tata, de l'université Muhammad V de Rabat.

La section suivante recueille quatre travaux sur les années qui suivent de près la chute de Grenade : «Memorial a propósito de los alfaquíes de la Granada Mudéjar», de Joaquina Albarracón Navarro, université de Grenade, (p. 283-306) ; «La imagen mítica de la Granada Nazarí en las literaturas europeas de los siglos XVI y XVII », de M^{re} Soledad Carrasco Uργοiti, de la City University, CUNY, New York (p. 307-343) ; «A propósito de un pseudoarabismo de transmisión culta : la voz 'zoma' (*sawma 'a*) y su étimo siríaco *somkha* », de Juan Pedro Monferrer Sala, de l'université de Cordoue (p. 345-358) ; et «L'influence de León el Africano (ss. XV-XVI) en la obra de Luis de Mármol (s. XVI) : descripción de los núcleos de población costeros del Rif » (p. 359-396), de M^{re} Dolores Rodríguez Gómez, elle aussi membre de Al-Mudun, le collectif à

l'origine du présent volume, spécialiste des rapports entre le sud d'al-Andalus et le nord de l'Afrique.

Les deux derniers travaux suscitent en nous un mélange d'admiration, pour l'érudition qui s'y reflète, et de nostalgie devant cette touchante évocation des derniers jours de Boabdil. «Vestimenta de Abu Abd Allah Muhammad, Boabdil: Rihyya, Juff, Malluta, Imama» (p. 399-477), de Antonio Fernández-Puertas, de l'université de Grenade, spécialiste de l'Alhambra, offre une étude détaillée et fort bien illustrée du seul costume connu de Boabdil, conservé au «Museo del Ejército», à Madrid. En fin de volume, Fernando Velázquez Basanta, de l'université de Cadix, propose une version et une étude de textes fondamentaux pour l'étude historique des dernières années de la période nasride : «La Relación Histórica sobre las postrimerías del Reino de Granada, según Ahmad al-Maqqari (s. XVII)» (p. 481-554).

En conclusion, il est évident que nous avons entre les mains un volume écrit par des spécialistes et pour des spécialistes. Mais les autres y trouveront des études détaillées, sérieuses, sans états d'âme, par des chercheurs qui travaillent en Afrique du Nord, en Europe et aux États-Unis, et qui s'intéressent à la culture d'al-Andalus non pas pour faire du «dialogue interculturel», ou pour construire une image romantique d'une période révolue, mais tout simplement parce qu'al-Andalus fait partie, certainement pour les Espagnols, mais aussi pour les autres Européens, de nos racines culturelles.

RAMON ECHEVERRIA

Silvia FINZI (dir.)

Architectures italiennes de Tunisie

Tunis, Ambassade d'Italie en Tunisie/Finzi éditeur, 2002, 206 p. ill. 50 DT

Les regards portés sur les villes du Maghreb ont quelquefois réduit une identité urbaine complexe à des structures trop cristallines tandis que des schémas historiques simplistes ont évoqué un binôme de maîtres et serviteurs, Français et Maghrébins. Une approche adoptée par certains historiens et urbanistes contemporains a été d'étudier les villes du Maghreb comme des villes métissées, croisement des cultures méditerranéennes. Ces recherches veulent contribuer à la définition d'une politique active de préservation d'un patrimoine menacé par les démolitions.

C'est dans ce cadre que l'on peut placer *Architectures italiennes de Tunisie* qui se veut une présentation de l'apport des Italiens au patrimoine architectural de la Tunisie dans des zones urbaines et rurales en Tunisie, comme le souligne Armando Sanguini, Ambassadeur d'Italie dans une préface à ce livre. Une introduction par Silvia FINZI, (p. 12-16) est suivie par un article de Luca QUATTROCCHI (p. 20-64) sur la contribution italienne à l'architecture tunisienne à travers la première moitié du xx^e siècle. Adriano SALMIERI évoque les grandes lignes de l'évolution du quartier de la «Petite Sicile» à Tunis (p. 94-126), et Daniela MELFA présente un aperçu perspicace sur l'architecture rurale dans le Cap Bon (p. 126-140). Ahmed SAADAoui examine la place du marbre italien dans l'architecture tunisoise à l'époque ottomane (p. 64-94). Pasquale Antonio BALDOCCI consacre un article succinct (p. 144-146) à l'entrepreneur Giuseppe Rey (1808-1897). Adriano SALMIERI présente un relevé des métiers du bâtiment en Tunisie (p. 150-162) et, en collaboration avec Silvia FINZI, des notes biographiques sur vingt-six

architectes italiens de Tunisie. Ces articles sont accompagnés par 172 illustrations, souvent en couleur, avec des notices quelquefois trop succinctes. Une présentation plus sobre (et précise) aurait également rendu le prix du livre plus abordable. La plupart des articles sont en italien (à l'exception de celui d'A. Saadaoui), ce qui repose la question du public éventuel de ce livre en Tunisie où la communauté scientifique est plutôt arabophone et francophone.

De longueur inégale, ces articles présentent des éléments intéressants pour les membres de la communauté (ou diaspora) italienne, mais le spécialiste s'interrogera sur le manque d'une présentation claire et thématique qui aurait aidé à mieux saisir l'apport des architectes italiens à travers immeubles, cinémas, villas, et d'autres lieux de sociabilité, ainsi que des bâtiments officiels tels que le consulat d'Italie (1931) de Florestano Di Fausto dont deux illustrations figurent (sans commentaire) au début du livre. QUATTROCCHI semble attribuer ce bâtiment à Vito Mario Giglio, «en tant qu'architecte officiel du gouvernement italien en Tunisie» (p. 34), mais Giuseppe MIANO dans son article «F. di Fausto, M. Begia et la Regia Legazione d'Italia au Caire» paru dans *Le Caire-Alexandrie, architectures européennes 1850-1950* (Études urbaines, Le Caire, IFAO, 2001), observe que «c'est à lui (Di Fausto) que nous devons la légation de Belgrade, la Maison des Italiens à Alger (projet 1936), le consulat de Tunis (1931-1932)...». Les travaux en métal des intérieurs, toujours selon MIANO, sont de Fratelli Borra (ROME). MIANO signale les néfastes transformations subies par ce bâtiment suite à la surélévation d'un étage, moins néfastes toutefois que celles subies par le Cercle italien de Tunis dans le quartier de Lafayette. Le style du consulat témoigne de la persistance du classicisme dans l'architecture italienne même si l'Art Déco occupe une place importante en Tunisie. Luca QUATTROCCHI souligne (p. 32) cette particularité de l'architecture italienne en Tunisie, à une époque où, en Italie, l'école classique *Novecento Italiano* était dominante. Toujours selon Quattrocchi, cette Art Déco des architectes italiens était «en syntonie naturelle avec la tradition locale ... une heureuse rencontre créative entre la modernité et le génie local» (p. 30) ... une méditerranéité à la fois moderne et ancienne». Ces affirmations devraient être appuyées par une argumentation plus développée. On trouve des termes tels que «modernité», et «méditerranéité» dans les écrits de l'architecte colonial Carlo Enrico Rava, qui a construit tout un projet idéologique autour de ces expressions malléables. Comme le fait remarquer Mia FULLER dans son article «Building Power» (1988), paru dans *Cultural Anthropology*, le terme «modernité» a souvent une portée rhétorique et identitaire au sein de la «construction discursive» de la colonie libyenne.

La ville, disait l'urbaniste écossais Patrick Geddes, est plus qu'un lieu dans l'espace : c'est un drame dans le temps. *Architectures italiennes de Tunisie* présente certains des acteurs et figurants de ce drame, ainsi que son décor architectural, créé par de multiples énergies et révélateur du génie propre à chacun des groupes sociaux qui ont participé à l'élaboration de l'espace urbain en Tunisie. Ce genre de livre suscite aussi des questions (qui dépassent le cadre de ce court article) sur la vague (ou la vogue) de la patrimonialisation ainsi que leur interaction avec les «lieux de mémoire» d'une communauté «virtuelle», et une certaine diplomatie culturelle.

DAVID BOND

Avec quelques détails bien choisis, Maria Rosa Menocal évoque déjà dans le chapitre, *Visions of Al-Andalus*, p. 1-24, les particularités, l'étendue, la vitalité, l'ambiguïté même de la langue et de la culture «arabes» de l'Andalus, que cet excellent volume essaie de nous faire saisir.

À propos de Grenade, par exemple : Le premier qui décida de construire des jardins et des palais dans la citadelle de l'Alhambra a été Ibn Nagrila, «Samuel le Nagid», puissant vizir juif de Grenade au milieu du XI^e s. Et c'était pour lui une manière de se remémorer Cordoue, qu'il avait dû quitter à la suite du renversement des Omeyyades. La Grenade nasride débutera deux siècles plus tard, en 1237, après que Ibn al-Ahmar eut aidé le castillan Ferdinand III à se débarrasser de Ibn Hud, successeur à Cordoue des Almohades. Quand Ibn Khaldoun visite Grenade en 1364, il le fait au cours de sa mission auprès de Pedro le Cruel, roi de Castille, qui admire et honore l'écrivain arabe, et lui offre du travail, avec la promesse de lui restituer les propriétés de ses ancêtres à Séville. En 1492 d'innombrables manuscrits seront détruits à Grenade dans les jours qui suivront le départ de Boabdil, mais Ferdinand et Isabelle, reflétant en cela l'admiration presque immodérée de l'époque pour les arts islamiques, déclareront l'Alhambra «casa real», résidence royale, ce qui explique son bon état de conservation...

Et concernant Tolède : Ceux qui visitent San Román sont tout de suite attirés par les arches en fer à cheval, et par l'écriture arabe autour des niches des fenêtres, preuve qu'il s'agit d'une ancienne mosquée devenue église plus tard... Mais en fait, l'église fut construite en 1085 pour commémorer la défaite des Musulmans, et les textes sont pur simulacre. Par contre, toujours à Tolède, nous trouvons des citations coraniques dans les textes arabes mélangés aux textes hébreux qui décorent la synagogue appelée maintenant «El Tránsito», construite en 1360, sans doute sous l'influence de l'Alhambra, par Samuel Halevi Abulafia.

C'est dire combien pour comprendre al-Andalus il faut s'équiper d'un concept suffisamment large, souvent peu orthodoxe, parfois embrouillé, de ce qui est «arabe», et qui embrasse une nécessaire tension entre, d'une part une large mouvance arabe dont font partie aussi des juifs et des chrétiens, ainsi que des gens qui parlent et écrivent dans toutes les variantes linguistiques possibles en Ibérie ; et, d'autre part, les ancres de cette mouvance, des gens décidément arabes et musulmans, vitalement tournés vers l'Est et sa culture, et qui feront que celle-ci se surpasse en Ibérie, précisément quand la décadence politique apparaît déjà à l'horizon après la disparition des Omeyyades en 1031.

The Literature of Al-Andalus aborde le thème sous cinq prismes différents. D'abord *The Shapes of Culture* (p. 33-164) introduit ces éléments qui constituent la matérialité d'une culture et qui, agencés, lui donnent unité et caractère : langage (p. 33-59), musique (p. 60-82), espace architectural (p.83-95), transmission des connaissances (p. 96-125), amour (p. 126-159). Consuelo López-Morillas note que l'arabe andalou est le mieux attesté de tous les dialectes arabes anciens. Dwight Reynolds décrit les rapports étroits entre les musiques de l'Est et de l'Andalus. Quatre photographies, San Román, la Mosquée de Cordoue, une illustration du Morgan Beatus, et la «façade temporaire» de Santiago de Compostela (que l'on brûlait chaque année) accompagnent le chapitre de Jerrilynn D. Dodds sur les espaces. Une citation de Ibn Hazm sur le plaisir intellectuel

introduit l'étude de Peter Heath sur la transmission des connaissances, et une autre du murcien Ibn Arabi, inspirée par son pèlerinage à La Mecque, est placée par Michael Sells au début de son texte sur l'Amour.

Le deuxième partie, *The Shapes of Literature* p.165-236, offre trois études sur le *muwashshah*, genre andalou par excellence (Tova Rosen), ainsi que sur l'emploi chez les Andalous de la *maqâma* (Rina Drory) et la *qasîda* (Beatrice Gruendler).

Maria Rosa Menocal explique les critères dans la sélection des personnages étudiés dans la section centrale du livre, «Andalusians» (p. 237-416) : désir de placer ces personnages dans leur moment historique ; équilibre entre ce qui semble évident comme devant être étudié (Ibn Hazm, par exemple) et ce à quoi on ne s'attendrait pas (Moses Ibn Ezra), ce qui mène au silence à propos d'auteurs extrêmement connus et étudiés, tel que Ibn Rushd. Et toujours le désir implicite de bien expliciter l'«arabe» propre à l'Andalousie. Nous y trouvons : Ibn Hazm (Eric Ormsby), peut-être le plus grand écrivain andalou ; Moses Ibn Ezra (Raymond P. Scheindlin), poète arabisé de l'âge d'or juif ; Juda Halevi, figure fondatrice de la culture juive andalouse (Ross Brann) ; Petrus Alfonsi, Moses Sefaradi jusqu'à 1106, (Lourdes María Alvarez), connu pour ses efforts pour faire parvenir en Europe les sciences arabes, et en particulier l'astronomie ; Ibn Quzman (Amila Buturovic), renommé pour le *zajal*, poème composé dans le dialecte arabe andalou ; Ibn Zaydun (Devin J. Steward), cité comme modèle par Al-Maqqari, d'après qui serait sophistiqué tout homme qui «porte des robes blanches et anneaux couleur œillet, lit le Coran à la manière de Abu Amr, connaît la loi selon la tradition de Al-Shafii, et récite la poésie de Ibn Zaydun» ; Abu Bakr Ibn Tufayl (Lenn Goodman), médecin, philosophe, et protecteur de Ibn Rushd ; Ibn Arabi (Alexander Knysh), le grand soufi de Murcia, qui à trente-huit ans s'est installé au Moyen-Orient ; Ramon Lull (Gregory B. Stone), *arabicus christianus*, promoteur de la prose catalane, fameux auteur du *Livre du Païen et des trois sages*, et qui a écrit d'abord en arabe son *Livre de Contemplation* ; et Ibn Al-Khatib (Alexander Knysh), l'homme d'État au savoir encyclopédique.

Une quatrième partie est consacrée à la Sicile, «To Sicily», p. 375-416, parce que, conséquence de la présence normande et, plus tard, de la personnalité de Frédéric II, l'expérience culturelle de la Sicile a certains parallèles avec celle de l'Andalousie. Cette partie comprend des notes sur la culture et la production littéraire pendant la période normande (Karla Mallette) ; une étude sur Ibn Hamdis (William Granara), renommé exilé sicilien ; ainsi qu'une sorte d'apologie pour le travail des traducteurs de l'époque, et en particulier de Michael Scot (Thomas E. Burman), vrais ponts entre deux cultures et auxquels l'Europe n'est pas assez reconnaissante.

Le concept d'«arabe» prôné dans le volume mène tout logiquement à sa dernière partie, «Marriages and Exiles» (p. 417-490) : quatre études sur : les Mozarabes (H. D. Miller et Hanna E. Kassis), les Juifs arabisés (Ross Brann), les Sépharades (Samuel G. Armistead) et les Morisques (Luce López-Baralt).

Le titre *The Literature of Al-Andalus* ne correspond pas tout à fait au contenu, un magnifique tableau de la réalité culturelle d'une importante période de la culture arabe. Alors, quelques légères touches, placées à la fin de chaque section, servent à accroître le caractère plastique de l'ensemble : «Madinat al-Zahra and the Umayyad palace» (D.F. Ruggles), p. 25-29 ; «The Great Mosque of Córdoba» (D. F. Ruggles), p. 159-162 ; «The Aljaferia in Saragossa and Taifa spaces» (Cynthia Robinson), p. 233-234 ; «The dual heritage in Sicilian monuments» (D.F. Ruggles), p. 373- 374 ; «Mudejar Teruel and

Spanish identity» (D. F. Ruggles), p. 413-414 ; et une belle traduction de la *Nuniyya* (poème en n) de Ibn Zaydun (Michael Sells), p. 491-496.

Des notes et une bibliographie sont placées après chaque article. Un index de dix pages complète le volume.

R. E.

Arnaud Maurières et Philippe Chambon

Nabeul en vert et jaune.

Aix-en-Provence, Edisud, collection «Terres de Méditerranée», 2002, 107 p.

Il existe peu de monographies sur Nabeul et sa tradition artisanale, comme on sait peu de choses sur l'histoire et la sociologie liées à l'activité économique qui a fait la richesse et la renommée de la ville. Deux études sociologiques (dont André Louis partage la signature), deux articles parus dans les *Cahiers de Tunisie* et un mémoire, tous concentrés autour de 1956 et 1957 forment l'essentiel de la bibliographie disponible sur ce village du Cap Bon, devenu depuis le XIX^e siècle, le lieu de production de la poterie par excellence. Nabeul port de la côte est de la Tunisie, (Néapolis date du V^e siècle avant J.-C.), connu d'abord pour sa sparterie, est l'équivalent de Vallauris, village du sud français devenu lui aussi vers la fin du XIX^e siècle/début XX^e un centre de céramique exportant notamment vers l'Algérie française. Nabeul deviendra le centre d'une céramique typique qui s'affirmera au cours de cette même période.

L'ouvrage permet de mieux connaître un artisanat ancien qui a connu une évolution notable au cours du XX^e siècle, en faisant de Nabeul sa région attitrée. Un historique retrace les étapes du développement de cette activité ; tandis que des planches et un catalogue fourniront une iconographie détaillée de la variété des formes, des motifs et des récipients qui composent l'éventail de la poterie nabeulienne.

Le titre de l'ouvrage met en avant les deux couleurs qui ont rendu célèbre cette poterie : le vert, couleur utilisée plutôt dans la poterie fabriquée à Djerba et que Nabeul a fini par devancer sur le terrain de la vaisselle *chawat* et *motli* qui accompagnait la vie traditionnelle, le jaune, dont les nuances s'affaiblissent progressivement avec l'emploi de nouveaux vernis et qui vire vers l'ocre dans les productions récentes. Accessoirement, le brun souligne certains modèles et quelques motifs géométriques, floraux ou animaliers.

Le développement de Nabeul est parallèle au déclin de la poterie du quartier de Qallaline à Tunis dont les artisans ont pu tirer inspiration (voir la recherche sur les émaux due essentiellement au maître céramiste Chemla) tout en profitant de la bonne qualité des terres de la région, dont l'argile est particulièrement bien adaptée aux différents processus de la fabrication. Au cours du XX^e siècle, on assiste à la spécialisation et à la diversification de la production. À la vaisselle utilitaire, s'ajoute la céramique artistique dont l'amélioration tient largement à la formation des artisans auprès de céramistes français venus s'installer à Nabeul. Le nombre d'ateliers croît régulièrement au cours du siècle (il passe de 46 à 80 entre 1893 et 1922) avec une apogée particulièrement remarquable pour cette céramique pour l'Exposition coloniale de 1931, qui concurrence alors très sérieusement la production de Guellala (à Djerba) et de Moknine.

Le déclin de la céramique artistique commencera avant la deuxième guerre mondiale, celui de la céramique culinaire apparaîtra plus tard, suite à l'arrivée de l'aluminium et du plastique qui envahiront la vie quotidienne en Tunisie à partir des années

cinquante. Entre-temps, des potiers italiens s'installeront à Nabeul, apporteront leur savoir-faire, favoriseront la multiplication des fabriques industrielles et la formation d'ouvriers spécialisés. Aujourd'hui, cette activité qui caractérise encore la ville (Nabeul produit davantage de poterie que Djerba) ne connaît plus que quelques artisans travaillant selon les règles qui ont fait sa renommée. Les quartiers de potiers ont largement été détruits par l'urbanisme récent et la production répond à quelques commandes ponctuelles.

On apprend beaucoup de choses dans cet ouvrage et notamment à apprécier l'originalité de la poterie vernissée de Nabeul par rapport à celle de Djerba avec laquelle on la confond souvent : quelques photos d'ensemble et de détail mettent en valeur les motifs qui les distinguent et on peut voir les différences dans les modèles, les formes ou la décoration.

Après l'explication des étapes de la fabrication de la poterie (extraction de la terre, préparation de l'argile, façonnage de la poterie, cuisson, décoration par la couleur et le vernissage), des planches présentent les formes auxquelles obéit la confection des différents ustensiles (récipients à eau, jarres, vases, godets., tuelles, vaisselle et plats). Ces planches, empruntées à l'ouvrage de Lisse et Louis, aujourd'hui introuvable, introduisent un catalogue d'une centaine de pièces de collection : des photos et des fiches signalétiques de différents modèles de cruches, gargoulettes, jarres, pots, amphores, barattes, bouteilles, vases, tasses, coupes, plats, passoirs, lampes, pichets nous familiarisent avec un artisanat aujourd'hui en perte de technicité et objet de musée.

KMAR BENDANA

Faouzia ZOUARI

Le voile islamique

Lausanne, Favre, 2002, 171 p.

Pour que son propos ait la rigueur voulue, l'A. fournit des précisions philologiques sur les divers acceptions du voile dans le Coran : *niqâb*, *hijâb*, *jilbâb* et *khimâr*. Il apparaît que les prescriptions concernent essentiellement les épouses du Prophète, et seulement accessoirement les croyantes, c'est-à-dire les musulmanes. Une question n'a jamais reçue de réponse précise, c'est celle de savoir ce qu'il faut cacher (*'awra*). On en conclut qu'à partir du Coran, il est difficile de trouver des prescriptions obligatoires concernant le voile.

C'est l'utilisation politique du voile qui doit être mise en avant. Dans ce contexte, il devient un signe de l'affirmation de la personnalité de la musulmane dans le lien communautaire. Le dévoilement, étendard de l'émancipation, dépend de la position sociale et se trouve parfois garante d'un salaire. Le voile, dans ce contexte, prend des significations différentes : il transmet la tradition religieuse, mais il peut être aussi un tremplin de la modernité se démarquant de l'occidentalisation.

En 1989, l'affaire du foulard en France est caractéristique de la présence de l'islam sur le sol français, elle fait partie de la stratégie du soupçon, le foulard devenant le symbole de la ségrégation sexiste. Il s'agit d'un des éléments de la ré-émergence du fait religieux au sein de l'espace laïc et républicain, l'islam faisant figure d'obstacle à la politique d'intégration des migrants.

Le ch. 3 (p. 113-133) replace le problème du voile dans une perspective plus large, celle de son rôle dans les différentes civilisations, jusqu'à ses perspectives mystiques.

Pourquoi et comment cette humiliation infligée aux femmes musulmanes. Il ne restait à l'A., pour terminer, que de donner un aperçu de la législation actuelle dans le monde arabe et musulman, puis en France et en Europe. Une fois le livre terminé, on se demande s'il n'eut pas mieux valu, dans le titre, mettre le mot islamique entre guillemets, pour faire ressortir, d'emblée, l'ambiguïté de cette dénomination.

Seize photos en hors texte et une planche de dessins (p. 110) illustrent le propos. Le titre du livre de Tahar Haddad, bien traduit en français (p. 45) est malheureusement mal transcrit en arabe (p. 48 et 171). Une seconde édition devrait permettre d'éliminer les coquilles et les répétitions, ainsi que d'insérer les notes manquantes.

JEAN FONTAINE